

pendant un instant, elles virent distinctement dans M. Maréchal la personne de M. Ney qui s'avancait en chair et os au milieu du salon.

M. Binet cite deux exemples fort curieux que nous transcrivons :

Un de mes amis, aujourd'hui professeur de Faculté, m'a conté cette histoire de sa jeunesse. Un soir qu'il voyageait seul à pied dans un pays coupé de grands bois, il aperçut, dans une clairière, un grand feu allumé. Puis, aussitôt après, autour de ce feu, il vit un campement de bohémiens. Ils étaient là, avec leur figure bronzée, couchés à terre et faisant cuire la marmite. La nuit était noire et l'endroit fort isolé. Notre jeune homme eut peur, il perdit complètement la tête, et brandissant le bâton qu'il tenait à la main, il se précipita avec fureur dans le camp des bohémiens. Un instant après, il se trouvait au milieu d'une mare, serrant convulsivement entre ses bras un tronc d'arbre et sentant la fraîcheur de l'eau qui lui montait jusqu'à mi-jambes. Il vit alors un feu follet qui voltigeait à la surface de la mare; c'était ce point brillant qui avait été le point de départ de son illusion sensorielle.

Je dois à un autre ami, le D<sup>r</sup> G. A..., le récit suivant :

Un jour qu'il remontait la rue Monsieur-le-Prince, à Paris, il crut lire sur la porte vitrée d'un restaurant les deux mots : *verbascum thapsus*. On sait que c'est le nom scientifique d'une scrofularinée de nos pays, qu'on appelle vulgairement le bouillon blanc. Mon ami avait passé les jours précédents à préparer un examen d'histoire naturelle; sa mémoire était encore surchargée de tous ces noms latins qui rendent l'étude de la botanique si fastidieuse. Surpris de l'inscription qu'il venait d'apercevoir, il revint sur ses pas pour en vérifier l'exactitude, et alors il vit que la pancarte du restaurant portait le simple mot bouillon. Ce simple mot avait suggéré dans son esprit celui de bouillon blanc, qui, à son tour, avait suggéré celui de *verbascum thapsus*. (*Op. cit.*, p., 12.)

Il va sans dire que tout ce que nous avons dit des images mentales (illusions, hallucinations), peut s'étendre aux animaux et se vérifier chez eux; mais évidemment à un degré moindre, puisque nous savons que le fait d'association d'images qui constitue la pensée est chez eux très rudimentaire.

M. le D<sup>r</sup> Magnan, ayant rendu des chiens alcooliques,

a constaté : « qu'ils ont de véritables hallucinations, qu'ils deviennent inquiets, tristes, agités; que par moments, ils se croient poursuivis, courent effarés, en hurlant et en cherchant à mordre dans le vide; que d'autres fois, au milieu de la nuit, ils poussent des gémissements plaintifs et tremblent de tous leurs membres, comme s'ils voyaient devant eux d'épouvantables fantômes. »

Au sujet de chiens, je puis citer les observations personnelles suivantes :

J'avais un chien d'arrêt très intelligent ayant des qualités morales très développées; on pouvait le laisser seul sans crainte, à côté d'un morceau de viande destiné à la table familiale; il se serait bien gardé d'y toucher, sachant très bien qu'il n'était pas pour lui, et cependant il aimait fort la viande.

De temps en temps, j'emmenais à la chasse, avec lui, le chien d'un de mes voisins; le mien en était très jaloux; aussi, me suffisait-il de prononcer devant lui, à l'improviste, le nom de son ennemi, pour le voir aboyer et se précipiter furieux vers la porte, comme si l'autre chien était sur le point de répondre à mon appel; il est bien certain que mon chien avait la vision de son rival, vision qui lui était suscitée par l'appel du nom, ce qui provoquait sa colère.

Lorsque j'écrivais à mes parents, il leur arrivait quelquefois de lui faire sentir ma lettre; aussitôt, il manifestait autant de joie que s'il allait me voir en personne. Toute autre lettre ne faisait nullement sur lui un pareil effet. Il est évident que l'odeur de ma lettre lui suggérait la vision de ma personne, vision qui le rendait joyeux. »

*Du siège des images.* — Pour en finir avec les images mentales, occupons-nous de la question de savoir quel doit être leur siège.

Nous savons déjà qu'il existe des faits précis, avérés, incontestables, qui démontrent que l'image ou mieux le processus nerveux correspondant à un siège fixe dans le cerveau et que ce siège est le même pour l'image et la sensation.

« L'idée, a dit Bain, occupe les mêmes parties nerveuses et de la même façon que l'impression des sens. » — « Soit qu'on ait la sensation, le souvenir ou l'hallucination, a dit plus nette-

ment après lui M. Binet, c'est toujours la même cellule qui vibre. » Cette affirmation a été excellemment démontrée par les expériences auxquelles M. Binet s'est livré à la Salpêtrière, dans le laboratoire clinique de M. Charcot, avec le concours de M. Féré.

Parmi les expériences probantes relatées par Binet, nous citerons les effets de l'achromatopsie ou cécité des couleurs. Les hystériques présentent souvent une hémianesthésie qui s'accompagne de troubles sensoriels plus ou moins prononcés du côté du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue; il existe un rétrécissement concentrique du champ visuel et un affaiblissement d'une ou plusieurs sensations de couleurs. Cette perte des couleurs se fait suivant un ordre régulier.

Bar, à l'état de veille hypnotique, est achromatopsique de l'œil droit. En lui maintenant l'œil gauche fermé, nous lui faisons voir une troupe d'oiseaux. A nos questions sur la couleur de leur plumage, elle répond qu'ils sont tous blancs ou gris. Si nous insistons en lui disant qu'elle se trompe, que les uns sont bleus, les autres rouges ou jaunes, elle soutient qu'elle ne voit que des oiseaux blancs ou gris. Mais les choses changent; si à ce moment nous lui ouvrons l'œil gauche, que l'œil droit soit fermé ou non; aussitôt elle s'extasie sur la variété de leur plumage, où toutes les couleurs se trouvent réunies.

Cette expérience a été variée de bien des façons. L'œil gauche fermé, nous lui montrons Arlequin, et elle le dépeint tout couvert de petits carreaux gris, blancs ou noirs. Polichinelle est également vêtu de blanc et de gris. « C'est original, dit elle, mais ce n'est pas beau. » Nous ouvrons l'œil gauche, et aussitôt la notion des couleurs reparaît et Arlequin et Polichinelle lui apparaissent bariolés, comme on a coutume de les représenter (1).

Ces observations peuvent être constatées dans les hallucinations spontanées de l'aliénation mentale.

« Ainsi, la cécité d'une couleur empêche l'hallucination, c'est-à-dire, l'image de cette même couleur. Comment cela s'explique-t-il? Très simplement, si nous considérons l'achromatopsie comme un phénomène cérébral, comme un trouble fonctionnel

(1) P. Richer, *Études cliniques sur l'hystéro-épilepsie*, p. 708.

*des cellules corticales affectées à la sensation des couleurs.* Du moment que ce trouble fonctionnel met le même obstacle à l'hallucination qu'à la sensation d'une couleur donnée, cela tient vraisemblablement à ce que *la sensation et l'image emploient le même ordre d'éléments nerveux.* »

« Jusqu'ici nous nous sommes contentés d'affirmer, écrit M. Binet, que l'image a le même siège que la sensation, sans chercher à déterminer anatomiquement quel est ce siège. Les expériences précédentes ne permettent pas de résoudre cette dernière question qui est plus compliquée, plus difficile que la première. Nous pourrions faire intervenir ici les principaux résultats des localisations cérébrales qui semblent montrer que les centres sensoriels sont situés au niveau de l'écorce cérébrale, dans une zone encore mal délimitée, placée probablement en arrière de la zone motrice. Mais nous préférons rester sur le terrain de l'expérimentation hypnotique, qui peut nous apprendre encore quelque chose à ce sujet. Il est un fait capital dans l'histoire des hallucinations hypnotiques, c'est que ces troubles sensoriels, quand ils ont une forme unilatérale, sont transférables par l'aimant. Ce transfert s'accompagne d'un certain nombre de signes objectifs qui excluent toute idée de simulation; c'est ainsi que la migration du phénomène est suivie, chez certains sujets, d'une migration en sens inverse, puis de plusieurs autres migrations, phénomènes qu'on a décrits, à propos du transfert de l'anesthésie, sous le nom d'oscillations consécutives; de plus, à mesure que le transfert s'opère, la malade se plaint de douleurs de tête qui oscillent d'un côté de la tête à l'autre; ces douleurs caractéristiques, que nous avons proposé d'appeler douleurs de transfert, ne sont pas diffuses, elles ont un siège fixe, et ce siège est des plus remarquables. Quand il s'agit d'hallucinations de la vue, la douleur de tête correspond à la partie antérieure du lobule pariétal inférieur, ainsi que les recherches de topographie cranio-cérébrale de M. Féré nous ont permis de l'établir; quand il s'agit d'hallucinations auditives, le point douloureux correspond à la partie antérieure du lobe

sphénoïdal. Ces deux localisations sont en accord parfait avec les résultats des recherches anatomo-cliniques; elles méritent donc d'être prises en sérieuse considération. C'est dans le lobule pariétal inférieur qu'on a placé le centre des sensations visuelles, et dans le centre sphénoïdal qu'on a placé le centre auditif. *Il semble donc permis de considérer comme très vraisemblable que les images visuelles et auditives résultent de l'excitation de ces deux centres.* »

#### DE LA PENSÉE CONSCIENTE OU INCONSCIENTE

Dans une discussion qui s'éleva, il y a plusieurs années, entre M. *Armand Gautier* et M. *Ch. Richet*, l'éminent chimiste disait : « La pensée n'est pas une forme de l'énergie, c'est la perception des états intérieurs et de leurs relations », les images seraient « de pures formes perçues dans les organes mêmes qui en sont le siège » (1). Mais *Alexandre Herzen* fit remarquer que cette perception des états internes était une définition de la conscience et des états de conscience, mais « non de l'activité psychique en général, qui peut être consciente ou inconsciente ».

La pensée peut exister sans la conscience, mais la réciproque n'est pas vraie. « La conscience est cette faculté qu'a l'homme de contempler ce qui se passe en lui, d'assister à sa propre existence, d'être, pour ainsi dire, spectateur de lui-même. » D'après cette définition, qui dit conscience dit aussi pensée; la conscience est, en quelque sorte, une pensée surajoutée à une autre; on peut être conscient de sa pensée, en analyser chez soi les évolutions.

Nous pouvons dire, croyons-nous, que la conscience est d'un ordre supérieur à la pensée. Ce qui fait qu'elle disparaît, en général, la première, dans les troubles pathologiques et sous l'influence des poisons cérébraux.

(1) *Rev. scientif.*, 11 et 18 décembre 1886; 1<sup>er</sup> janvier 1887.

Cette manière de voir est acceptée par un certain nombre d'auteurs (*Herzen, J. Soury, etc.*). D'autres, au contraire, comme M. *Pierre Janet*, admettent la conscience, même dans les états les plus troublés de l'intelligence.

Prenons un exemple fort intéressant tiré du livre de M. *Janet*: *l'Automatisme psychologique*; il s'agit d'une femme en catalepsie et de l'interprétation des faits qui se déroulent sous les yeux de l'expérimentateur.

« Je mets, dit notre auteur, les mains de Léonie dans l'attitude de la prière, et la figure prend une expression extatique. Je la laisse dans cet état, car j'avais l'intention d'attendre combien de temps l'expression se conserverait. Je la vois qui se lève du siège où elle est assise et qui, très lentement, fait deux pas en avant. A ce moment, elle plie les genoux, mais toujours avec une lenteur singulière; elle s'agenouille, se penche en avant, la tête inclinée et les yeux levés au ciel dans une merveilleuse posture extatique. Va-t-elle rester ainsi, et l'attitude étant complétée, garder l'immobilité cataleptique? Non, la voici qui se relève sans que je l'aie touchée, elle baisse la tête davantage et met ses mains jointes devant sa bouche, elle avance cinq ou six pas plus lentement encore que tout à l'heure. Que fait-elle donc? La voilà qui fait maintenant un grand salut respectueux, s'agenouille encore une fois, relève un peu la tête, et les yeux à demi-clos, entr'ouvre les lèvres. Ce qu'elle fait se comprend maintenant, elle va communier. En effet, la communion faite, elle se relève, salue encore, et la tête tout à fait inclinée, revient se mettre à genoux dans sa position primitive. Toute cette scène, ayant duré un quart d'heure, s'interrompt alors par la fin de l'état cataleptique. »

M. *Pierre Janet* se sert de cette observation pour démontrer que dans la catalepsie, il y a une conscience rudimentaire; pour lui, la conscience ne s'arrête qu'avec la vie: « La conscience qui existe ici comme partout, car elle ne disparaît, je crois, qu'avec la vie, est dans cet état plus rudimentaire que dans tout autre. Cette conscience est capable de sensations, mais incapable d'idées, capable d'entendre, mais incapable de comprendre. »

L'observation de la cataleptique, qui, aux yeux de M. *Janet*,

semble prouver une conscience rudimentaire, nous l'interprétons d'une façon tout à fait différente. Nous pensons que M. *Janet* a confondu pensée, conscience et sensation. Il constate des mouvements coordonnés et il déclare que c'est un signe d'intelligence, qu'il ne peut les comprendre sans la conscience. « Je n'essaierai pas, dit-il, de discuter l'opinion contraire, parce que, je dois l'avouer, je ne la comprends guère....; elle ne me paraît intelligible ni au point de vue psychologique, ni au point de vue physiologique. » — « Si je mets, poursuit-il, sur le bras étendu d'une cataleptique un poids de deux kilos, les muscles du bras et ceux de tout le corps se tendent pour que le bras supporte le poids, sans fléchir. Si je lui mets dans les mains une aiguille, l'ensemble des mouvements se coordonne d'une autre manière que si je mets les mains en prière. Il y a adaptation, unité de mouvement, en un mot ce que l'on considère ordinairement comme signe de l'intelligence. »

Il est bien regrettable que M. *Janet* n'ait pas continué sa démonstration, car il aurait prouvé probablement que l'excitation du voile du palais par le bol alimentaire ou par un corps étranger, excitation produisant soit la déglutition, soit la nausée, que les mouvements parfaitement coordonnés du cœur, du poumon ou des intestins, du foie sécrétant la bile juste au moment où la digestion en a besoin, étaient des manifestations d'intelligence et de conscience.

Je ne comprends guère la façon dont M. *Janet* conçoit la conscience à l'encontre de ce que tous les philosophes et physiologistes ont dit jusqu'à ce jour. J'estime, comme je l'ai déjà dit, que M. *Janet* a confondu sensation, intelligence et conscience, quand il a dit: « Cette conscience est capable de sensations, mais incapable d'idées », et « les mouvements coordonnés sont un signe d'intelligence, et je ne peux les comprendre sans conscience. »

Pour nous, l'observation rapportée est de nature à démontrer que les manifestations de la pensée sont tantôt conscientes,

tantôt inconscientes. Rappelons-nous bien, à cet égard, ce que nous avons dit avec M. Binet : « qu'il suffit que les images soient mises en présence pour qu'elles s'organisent et que le raisonnement s'ensuive avec la fatalité d'un réflexe », et avec M. Ch. Féré, qui considère les cellules comme associées dynamiquement. Remarquons aussi certains faits de la vie courante, comme celui de marcher, qui est inconscient, mais qui ne l'est pas chez l'enfant apprenant à marcher, comme ceux de parler, de lire, d'écrire, de jouer de la musique, qui sont très souvent inconscients. Quelqu'un récite une pièce de vers ; si se trouve arrêté dans son débit, faute d'un mot ; qu'on lui souffle ce mot, il continuera à réciter.

Je sais le nombre  $\pi$  avec vingt décimales, mais chaque chiffre du nombre, pris au hasard, n'a aucune signification pour moi ; il y a dans mon cerveau un résidu organisé et pour que je dise les vingt chiffres de  $\pi$ , il faut que je les récite en ordre et sans interruption ; si je suis interrompu, il me sera impossible de continuer. Il y a certainement dans mon cerveau une succession d'images motrices d'articulation associées dynamiquement et, quand la première est stimulée, les autres suivent régulièrement avec la facilité d'un réflexe : 3, 14159265358979323846. Certes, ma conscience ne me guide en rien, quand je répète automatiquement ces chiffres ; si je me les représentais consciemment au fur et à mesure que je les prononce, j'arriverais difficilement à finir, sans recommencer au moins deux ou trois fois l'énumération.

Après les remarques préliminaires que nous avons faites, que tirons-nous du cas de Léonie, quelle explication apportons-nous ? Nous sommes d'accord avec M. P. Janet, lorsqu'il dit : « Les actes accomplis pendant la catalepsie sont sous la dépendance de phénomènes psychologiques... mais les phénomènes psychologiques sont de nature extrêmement variée et il n'est pas indifférent d'expliquer les faits que nous avons décrits, par les uns ou par les autres. »

Nous dirons d'abord que Léonie est catholique, ce que ne

nous a pas dit M. Janet, qu'elle a dû communier un certain nombre de fois, en ayant la même posture, la même attitude que dans la catalepsie. Bien mieux, nous croyons pouvoir affirmer qu'elle répète beaucoup plus fidèlement ses genuflexions et ses poses que si elle était dans son état normal, consciente de tous ses gestes, que l'observation d'elle-même (qui serait de la conscience) et d'autres idées seraient en effet capables alors de modifier.

Que s'est-il donc passé chez cette femme ? Dynamiquement organisées dans son cerveau, différentes attitudes répétées une certaine quantité de fois à l'état normal, s'y sont associées et se répètent avec la régularité d'un réflexe. La seule discussion qui pourrait s'élever serait celle de savoir si Léonie pense ou si elle est absolument automate. Si dans un somnambulisme profond, elle se rappelle certains mots prononcés devant elle pendant sa catalepsie, cela n'est peut-être pas tout à fait suffisant pour prouver qu'elle pense ; cela signifie certainement que certains centres de sensibilité spéciale ont conservé un résidu et l'ont servi dans une autre circonstance ; mais y a-t-il bien chez Léonie des représentations mentales, des visions internes, a-t-elle, par exemple, la vision mentale de la communion ? voilà ce qu'on pourrait se demander. Il est évident que nous ne pourrions pas voir dans ces représentations mentales un fait de conscience ; elles seraient donc inconscientes.

Le délirant, chez lequel je ne puis admettre une conscience, voit des fantasmagories ; j'aurai beau lui crier que ce qu'il aperçoit et l'effraie n'existe pas, j'aurai beau l'arrêter dans sa fuite devant des êtres imaginaires, il profitera de l'instant où je ne serai plus à ses côtés pour s'échapper et se jeter *inconsciemment* par la fenêtre.

Léonie, elle, non seulement ne parle pas, mais elle ne comprend pas la parole. *Entre les mains du médecin qui l'examine habituellement*, elle ne fait aucune résistance ; elle n'a d'indépendance à aucun degré de la catalepsie ; elle n'a ni variété, ni changement dans l'exécution des mêmes actes.